

DES VOYAGEURS REGARDENT UN COUCHER DE SOLEIL

Noël CASALE

**DES VOYAGEURS
REGARDENT
UN COUCHER DE
SOLEIL**

éolienne

Dans un texte adressé à son père disparu, *Des voyageurs regardent un coucher de soleil*, Noël Casale nous parle de la Maison Jeanne d'Arc à Vico, en Corse, et ce lieu m'a fait penser à une petite utopie paradoxale, un lieu où des personnes âgées vivent ensemble, échantent, se parlent, peuvent aussi s'ignorer, sont soignées, dans une atmosphère calme, tranquille, qui tient compte de leur situation et du voyage, ultime, qu'ils vont faire dans un temps pas très éloigné. Le caractère paisible des rapports entre ces personnes, et du rapport qu'ils entretiennent avec leur situation est surprenant, émouvant : ils sont complètement présents à leur vie, passée et présente, et le futur est une donnée comme le ciel ou le jardin. Tous et toutes aiment raconter, chanter, jouer, danser, et leurs récits transportent le lecteur ou la lectrice d'Alger à Saïgon, de Bastia à la montagne... Comme le fait remarquer une jeune volontaire qui travaille là, ce ne sont pas des « personnes à qui on ne demande pas leur avis » comme le sont trop souvent des « vieux » dans un établissement pour personnes âgées, parquées dans un mouroir, ce ne sont pas des cas, on ne les fait pas entrer dans une catégorie ou une case, ce sont des êtres singuliers chacun, chacune avec leur histoire. Qu'un lieu pareil puisse exister est réconfortant, même si on sait qu'il est menacé.

Leslie KAPLAN
avril 2025

Oh mon petit papa, Babbino mio, je vous ai enfin retrouvé ! Plus jamais, je ne vous quitterai maintenant ! Plus jamais ! Plus jamais !

Carlo COLLODI, *Pinocchio*

Pour Amiel et Aurèle

DES VOYAGEURS REGARDENT UN COUCHER DE SOLEIL

Entre un homme. Il porte un gâteau d'anniversaire décoré de quatre-vingt-dix bougies allumées et chante: – Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, Papa, joyeux anniversaire. Souffle toutes les bougies, pose le gâteau, sort une lettre de sa poche et la lit à voix haute.

1.

Maison Jeanne d'Arc, Vico, vendredi 31 mai 2024.
Cher Papa,

— Hier tu as eu quatre-vingt-dix ans.
Toute la journée, je t'ai imaginé ici à Vico, dans cette vieille et belle maison Jeanne d'Arc, un ancien couvent de sœurs marianistes, en me demandant si tu y serais heureux. Je suis presque sûr que tu y aurais pour amis Messieurs Paul Gaffory, Louis Mainetti et Monsieur A. En mémoire commune d'une guerre d'Algérie où vous êtes partis tous les quatre à reculons. Une guerre qui a dévasté votre jeunesse et vos vingt ans qui n'avaient que faire de la défense armée des cités merveilleuses conquises à peine plus de cent ans auparavant – Oran, Mascara, Mostaganem, Relizane, Sidi Bel Abbes, Tlemcen, Alger, Tipaza, Blida, Tizi Ouzou, Bouira, Bejaïa, Constantine, Skikda, Annaba... – vos vingt ans qui n'avaient entendu parler des terres sèches des Hauts Plateaux et des étendues arides du Sahara que dans *Tartarin de Tarascon*, vos vingt ans effrayés dans les neiges des Djebel Aïsa, Béchar, Bou Amoud, Chélia, Grouz... – je te cite et j'en oublie – ou jetés dans les lumières blanches brûlantes de la Mitidja, ce joyau agricole de la colonisation française, fosse commune de tant de tribus massacrées et déportées qui vivaient là bien avant les premiers temps de la conquête et l'un des innombrables tombeaux de l'empire Ottoman. Avec Monsieur A., lecteur comme toi de *l'Humanité*,

dont tu aimais rappeler la citation posée sur son titre – *Le journal fondé par Jean Jaurès*, sans savoir exactement qui a été Jean Jaurès (signe distinctif des élans du ventre, parfois du cœur, plus rarement de l'esprit, des enfances maigres du sous-prolétariat bastiais encartées aux Jeunesses Communistes de l'après-guerre) – avec ce monsieur, vous auriez certainement évoqué votre tentative commune d'échapper au feu des armes. Toi en infirmier. Lui en cuisinier. En n'ayant jamais été, lui dans son village, toi à Bastia, ni cuisinier ni infirmier. De Monsieur Mainetti, tu aurais écouté avec plaisir les récits de ses voyages outre-mer, de ses traversées transatlantiques, qui l'ont conduit un jour, m'a-t-il confié, *au Paradis*. Une grande île de rêve dans l'océan Indien où l'on trouvait, je le cite, *dix femmes pour un homme*. Monsieur Gaffory t'aurait certainement captivé par ses souvenirs d'une vie de berger depuis ses douze treize ans dans un milieu de sentiers de terre trempés de brume – des montagnes du Niolu à la vallée du Liamone – un milieu de nature, de bêtes et d'hommes si différent de celui où tu es né et où tu as grandi à Bastia – Mercà, Vechju portu, Carrughju dirittu, San Ghjise, Piazza d'A, Terra Nova... – tutti sti lochi que tu reconnaîtrais sans peine aujourd'hui, mais avec cette agitation si typique du regard des nouveau-nés qui ont toujours l'air d'apercevoir, au-delà des choses visibles, les êtres et les esprits qui peuplaient le monde invisible à nos yeux d'avant leur naissance.

La maison Jeanne d'Arc est entourée de très beaux espaces de plein air. Mon préféré est une large et longue allée verte et fraîche formée par deux rangées de très hauts tilleuls, peuplées de chants d'oiseaux, de

trilles et de mille millions d'insectes. Sous cette allée, se trouve une terrasse très vaste, entièrement ouverte elle aussi sur le cirque grandiose de montagnes couvertes de forêts à perte de vue et sur le ciel. Observer la vie des nuages depuis cette terrasse peut occuper des heures. Plus bas encore, la ferme thérapeutique. Trois ânes, trois boucs, un potager, des cabanes de bois, des espaces soignés. À deux pas, un chemin propre file sous les bambous. Plus loin, d'autres qui se perdent dans des herbes hautes peuvent se retrouver juste après dans un sous-bois. De l'autre côté, une terrasse, accessible depuis le grand salon, jouxte un autre jardin planté de quatre tilleuls aussi beaux, frais, sonores et odorants que les autres. On y a placé une longue table et des chaises. Il fait bon s'y tenir, éprouver le passage du temps, rêver. Tout au bout de cet autre jardin, s'ouvre un chemin court qui rejoint l'arrière de l'église Saint-Roch, et ménage une belle surprise. Un passage par une porte de fer vers une sorte de cour herbeuse et si bien arborée que le soleil n'y entre presque pas. L'épaisseur de la couche de mousse qui couvre l'unique banc en pierre qui se trouve en son centre nous indique qu'on ne doit pas venir souvent s'y asseoir. Même le parking de la maison Jeanne d'Arc a quelque chose d'heureux. Sans doute, par son ensoleillement constant et le peuple de chats qui le traversent à longueur de journée le plus tranquillement du monde. Pourtant – et c'est étonnant – les femmes et les hommes qui vivent dans la Maison profitent peu de ce plein air merveilleux.

Ici, dans cette maison Jeanne d'Arc, les regards de Romane, de Marie-Hélène, de Sarah, de Laura et de ces autres femmes dont je n'ai pas encore bien mémorisé

les prénoms, sont des caresses. Ceux des résidentes et des résidents en pétillent parfois de reconnaissance, entre des clignements de paupières lourdes de sommeil après déjeuner ou à la tombée du jour. Mais au dehors de la maison, comme le dit souvent Monsieur Gaffory, *hè tuttu cambiату, anc'u tempu hè cambiату*. Et il ne (me) semble pas que l'on perçoive ici en soi le vacarme de la grande kermesse du monde. En a-t-on sinon encore conscience du moins l'idée ? Peut-on penser entre ces murs que si, par quelque maléfice, cette maison se trouvait déplacée à d'autres endroits de la planète, je n'aurais probablement pas la liberté de t'écrire et de lire à voix haute ce que les femmes et les hommes de cette maison ont déposé pour toi sur les genoux de mon cœur.

15h30. L'heure du goûter approche. On le sert en chambre et ici, au salon. On s'attable, on attend le passage du chariot, avec jus de pomme, jus d'orange, biscuits secs, madeleines et gaufrettes. Au choix. Comme si nous étions en avion. Envolés pour un voyage immobile dont personne ne connaît la durée mais dont tout le monde connaît la fin. Demain, je te parlerai plus précisément de la Maison Jeanne d'Arc. Et des quatre camarades que je t'ai imaginés ici, je te présenterai en premier Monsieur Paul Gaffory. Il parle comme un livre. Je veux dire, plus précisément, la poésie coule de lui comme une source d'eau bénie.

À demain,
Ton fils.

2.

Maison Jeanne d'Arc, Vico, 1^{er} juin 2024,
Papa,

Aujourd'hui, je laisse tomber le *Cher*. Le *Cher Papa*. Ce n'est pas ton genre. Ça ne l'a jamais été et ce n'est pas à quatre-vingt-dix ans que ça va commencer. Comme il y a ici pour la plupart des gens beaucoup de choses qui n'ont plus lieu de commencer. La semaine dernière, à l'heure d'un déjeuner, je suis allé de table en table pour proposer une rencontre avec des jeunes collégiens du village. Pour écouter avec eux des chansons qu'on aime, en parler et évoquer ce qu'elles nous rappellent. Je n'ai réussi à rassembler que quatre de nos résidents. Je te raconterai prochainement ces rencontres. Aujourd'hui, comme je te l'écrivais hier, je souhaite te présenter M. Paul Gaffory, quatre-vingt-dix ans, un ancien berger. Il se sent trop souvent à l'étroit dans le foyer, dans sa chambre et dans la maison en général – il précise : – *Cù tutti sti vecchi*. Aujourd'hui, comme chaque fois qu'il sort prendre l'air et le soleil, il se tient debout, accroché des deux mains à une rampe, tourné vers les montagnes – UN ROI – et il me dit :

– *Pà tutti sti monti, da tutti sti chjassi, da Nio-lu à Liamone, fin'a piaghja, cunnisciamu tutte e petre. Lochi cattivi pà e capre. Sò cattivi sti lochi perchè elle passanu da per tuttu è noi nò. À Muna, c'eranu quattru pastori, à Muna. Muna hè quì è Rusazia sott'a Spusata.*

Quallà, ci n'hè sempre trè pastori. È l'estate, collanu e bestie quassù. À quattordeci anni, cullavamu cù u padre è cù e capre pà tutti sti monti. Ancu prima ci sò ghjuntu pà sti monti. Òn aviamu micca castagni ind'è noi è andavam da sti lochi quì pà e castagne. Ma à Muna, c'era u mondu, stavanu bè. À Murzu dinò. À Murzu, c'eranu quattru pastori. Quandu aghju cunnisciutu Muna, c'era l'institutrice chì facià a scola. Ci andavam u Muna à pedi o à cavallu. U fattore passava tutti i ghjorni. C'era u mondu à Muna. C'eranu quattru pastori. Avianu tutti tanti zitelli. C'era tanta ghjente prima inde sti paesi. In Rusazia, c'hè sempre u mondu. Rusazia hè maiò. Cunnoscu tutti sti paesi. Rennu, Letia, Soccia, Guagnu... Aghju passatu tutta a mo vita quì. Falavam u l'invernu è cullavam u l'estate. Arburì, lochi, petre... e cunnoscu. À Manganu, inde i tempi, eiu ùn l'aghju micca cunnisciutu, c'era un piazzile. I pastori di u Niolu venianu fin'à Manganu l'estate. Ma avà ci sò tanti turisti à Manganu. Ci sò e baracche chì facenu à manghjà è à dorme. Passanu è venenu da Niolu fin'à quì. Aghju passatu tutta a mo vita quì. In Bastia, ci sò andatu trè o quattru volte. Pà andà in Algeria. Eiu mi piace à stà un pocu quì à u sole. È tutti sti vechji chì stannu dentru. Òn capiscenu più nunda. Aghju novant'anni. Eramu quaranta à andà à scola. Avà simu dui. Solu dui da sti quaranti zitelli. Ci sò andatu pocu à a scola. Chì à quattordeci anni, stavamu cù e capre. Òn aviamu mancu pane. Solu pulenta ind'a musetta. Eramu in lu 43. Aghju avutu ancu una zia chì l'anu tomba i Taliani quì. Avia vint'anni. Òn aghju mai saputu perchè l'anu tomba. Noi eramu in muntagna. Hè ghjuntu un tippu. È c'era ancu u me babbu. U tippu hà dettu à u me babbu:

– Ci vole chè tù falghi. Babbu hà dettu: – chì c'hè? Hà dettu: – I Taliani anu tombu a to cognata. Eramu in lu 43. Simu falati è quandu simu ghjunti in paese, c'eranu vitture. L'avianu tomba d'un colpu di pistola. È dopu, u tippu era fughjitu, u Talianu. Perchè ùn'avìa micca drittu à tumbà. È quand'hè ghjuntu à Letia, hà trovu un pastore. È hà dettu à u pastore: – Induv'hè a strada di Bastia? Perchè vulia andà in Bastia pà scappà in Italia. U pastore hà dettu: – A strada hè questa quì, ma eiu quandu ùn cunnoscu micca a ghjente, ùn vò micca davanti. Allora u Talianu hà dettu: – Eiu passu davanti. U pastore li hà dettu: – Passate puru davanti, chì a strada hè quì. È quandu u Talianu hè passatu davanti, u pastore hà cacciatu a pistola è l'hà tombu. È tandu u pastore facià un muru. L'hà messu dentru u muru è dopu, à a fine di a guerra, hà dettu à a ghjustizia: – u tippu chì hà tombu a donna in Vicu, l'aghju tombu è l'aghju messu quì. L'aghju muratu. Anu ripigliatu u corpu è l'anu purtatu in Italia. U pastore a cunniscia a me zia. Eranu duie surelle. Falavanu quì pà coglie l'alive. È quì c'eranu i Taliani, allora cosa s'hè passatu, o hè partutu u colpu... ùn la sò. In 43, avia... eru chjucu. I Taliani ùn eranu micca cusì cattivi. Ci n'eranu tanti quì. Insù. E tende di l'armata. Avianu uccupatu a Corsica. Ma hè durata pocu. Noi, eramu zitelli. À noi, ci davanu ancu biscotti. Eranu cum'è noi quand'eramu in Algeria. Òn eramu micca cattivi cù l'arabi. Ci sò statu dui anni in Algeria pendente a guerra. Mancu i pedi neri eranu cattivi. L'avianu inviati quallà. Anu travagliatu, cum'è l'arabi, dinò. Ma dopu, pà a guerra, elli avianu fucili di caccia e noi mitragliette. Eiu ci sò statu vinti quattru mesi quallà. A Francia, ùn ci hà capitu nulla. Avianu

resu u Maroccu è a Tunisia. A sapianu bè chì vulianu rivultà si. L'Algeriani anu avutu ragiò. Anu dettu: – Ci pigliate pà bastardi à noi!? È po ùn la sò, ma mi pare chi stanu bè l'arabi quallà. Si ne ponu sorte. È tutti l'arabi ch'aghju cunnisciutu ùn eranu cusì cattivi. Ma quì, quelli chì ghjeranu cattivi, eranu i banditi. Chì tumbavanu pà storie di capre. Cù l'animali, tante storie! Sti sumeri quì inghjò, aghju intesu dì chì l'anu compru pà tene u locu pulitu. E pà puli, puliscenu, chì i sumeri manghjanu. Dicenu chi anu cinque anni. T'anu un annu è mezu. Perchè quandu sò ghjunti, eranu tamanti cusì è avà sò cusì. Sò castrati. Ch'elli dicanu tuttu (ciò) chì vogliunu (volenu?), ma à intratene a Corsica, sò l'animali. Un vedite micca ciò chì manghjanu e vacche! Ancu e capre manghjanu ma e vacche manghjanu, manghjanu di tuttu. Eiu a dicu –

Hè tuttu cambiatu. Tuttu.

*Un Roi, Papa, un Roi.
À bientôt,
Ton fils.*

Par tous ces sommets, de tous ces sentiers, du Niolu jusqu'aux rivages du Liamone, on connaissait toutes les pierres. Lieux mauvais pour les chèvres. Ils sont mauvais ces lieux parce qu'elles passent de partout et nous, non. A Muna, il y avait quatre bergers, à Muna. Muna est ici, et Rusazia sous La Sposata. Là-bas, il y en a toujours trois des bergers. Et l'été, ils montent les bêtes tout en haut. À quatorze ans, on montait avec le père et avec les chèvres par ces sommets. Même avant, j'y suis allé par ces sommets.

On n'avait pas de châtaigniers chez nous et on allait par ces lieux pour les châtaignes. Mais à Muna, il y avait du monde, ils vivaient bien. À Murzu aussi. À Murzu, il y avait quatre bergers. Quand j'ai connu Muna, il y avait une institutrice qui faisait l'école. On y allait à Muna, à pied ou à cheval. Le facteur passait tous les jours. Il y avait du monde à Muna. Il y avait quatre bergers. Ils avaient tous tellement d'enfants. Il y avait tellement de monde alors dans ces villages. À Rusazia, il y a toujours du monde. Rusazia est un gros village. Je connais tous ces villages. Rennu, Letia, Soccia, Guagnu... J'ai passé toute ma vie ici. L'hiver, on descendait et l'été, on montait. Arbres, lieux, pierres... je les connais. À Manganu dans les temps, moi je ne l'ai pas connue, il y avait une bergerie. Les bergers du Niolu venaient jusqu'à Manganu l'été. Mais maintenant, il y a tellement de touristes à Manganu. Il y a des baraques où l'on fait à manger et où l'on dort. Ils vont et viennent du Niolu jusque-là. J'ai passé toute ma vie ici. À Bastia, j'y suis allé trois ou quatre fois. Pour partir en Algérie. Moi j'aime rester un peu ici au soleil. Et tous ces vieux qui restent à l'intérieur. Ils ne comprennent plus rien. J'ai quatre-vingt-dix ans. On était quarante à l'école. De ces quarante enfants, on n'est plus que deux. Je n'y suis pas allé beaucoup à l'école. À quatorze ans, on s'occupait des chèvres. On n'avait même pas de pain. Juste de la pulenta dans la musette. On était en '43. Et j'ai eu aussi une tante qui a été tuée ici par des Italiens. Elle avait vingt ans. Je n'ai jamais su pourquoi ils l'ont tuée. Nous, on était en montagne. Un type est venu. Il y

avait même mon père. Le type a dit à mon père – il faut que tu descendes. Mon père a dit – Qu'est-ce qu'il y a? Il a dit – Les Italiens ont tué ta belle-sœur. On était en '43. On est descendus et quand on est arrivés au village, il y avait des voitures. Ils l'avaient tuée d'un coup de pistolet. Et après, le type avait fui, l'Italien. Parce qu'il n'avait pas le droit de tuer. Et quand il est arrivé à Letia, il a rencontré un berger. Et il a demandé au berger – Où elle est la route pour Bastia? Parce qu'il voulait aller à Bastia pour se sauver en Italie. Le berger a dit – La route est là mais moi, quand je ne connais pas les gens, je ne marche pas devant eux. Alors l'Italien a dit – Moi, je passe devant. Le berger a dit – Allez-y, passez devant, la route est bien celle-ci. Et quand l'Italien est passé devant, le berger a dégainé son pistolet et l'a tué. À cette époque, le berger montait un mur. Il l'a mis dans le mur et après, à la fin de la guerre, il a dit à la justice – Le type qui a tué la femme à Vico, je l'ai tué et je l'ai mis ici. Je l'ai emmuré. Ils ont récupéré le corps et ils l'ont porté en Italie. Le berger, il la connaissait ma tante. Elles étaient deux sœurs. Elles descendaient jusqu'ici pour cueillir des olives. Et ici, il y avait des Italiens, alors qu'est-ce qu'il s'est passé, ou le coup est parti... je ne sais pas. En '43, j'avais... j'étais petit. Les Italiens n'étaient pas si mauvais. Il y en avait tellement ici, en bas, des tentes de l'armée. Ils avaient occupé la Corse. Mais ça n'a pas duré. Nous, on était enfants. À nous, ils nous donnaient même des biscuits. Ils étaient comme nous quand on est allés en Algérie. On n'était pas méchants avec les Arabes. J'y suis resté deux ans en Algérie pendant la guerre.

Même les Pieds-Noirs n'étaient pas mauvais. Ils ont travaillé, comme les arabes, aussi. Mais après, pour la guerre, eux ils avaient des fusils de chasse et nous, des mitraillettes. Moi, j'y suis resté vingt-quatre mois là-bas. La France, elle n'y a rien compris. Ils avaient rendu le Maroc et la Tunisie. Ils le savaient bien qu'ils voulaient se révolter. Les Algériens ont eu raison. Ils ont dit – Et nous, vous nous prenez pour des bâtards, nous!? Et puis, je ne sais pas mais il me semble que les Arabes vivent bien là-bas. Ils peuvent s'en sortir. Et tous les Arabes que j'ai connus, ils n'étaient pas si méchants. Mais ici, ceux qui étaient mauvais, c'étaient les bandits. Qui tuaient pour des histoires de chèvres. Avec les bêtes, il y en a tellement des histoires! Ces ânes, là en-dessous, j'ai entendu dire qu'ils ont été achetés pour garder l'endroit propre. Et pour nettoyer, ils nettoient, les ânes ça mange. On dit qu'ils ont cinq ans. Ils ont un an et demi. Parce que quand ils sont arrivés, ils étaient hauts comme ça et maintenant, ils sont comme ça. Ils sont castrés. Qu'ils disent ce qu'ils veulent, mais ce sont les bêtes qui entretiennent la Corse. Vous ne voyez pas ce que mangent les vaches. Même les chèvres, elles mangent, mais les vaches, elles mangent, elles mangent de tout. Moi, je dis – Tout a changé. Tout.

3.

Jours devenus moments, moments filés de soie.

Jean DE LA FONTAINE

Maison Jeanne d'Arc, Vico, 3 juin 2024,
Papa,

— Aujourd'hui, je voudrais te parler d'un spectacle de théâtre qui n'existe pas. Un spectacle qui s'est formé dans mon esprit à partir du silence des vieilles femmes et des vieux hommes qui vivent ici. À force de les écouter se taire, je les ai vus un soir entrer sur une scène, se tenir sur cette scène, presque immobiles, silencieux, comme des *signes sans interprétation* (Hölderlin), exposant leur existence sans raison, sans un motif particulier qui légitimerait leur présence scénique, pas même celui d'être là en leur nom, mais bien plutôt comme les témoins d'autres, vivants et morts, qui peuplent leur mémoire et, ici, leur dernière demeure. S'écoulerait un long silence, blanc comme une plage de sel, avant que le premier mot soit prononcé. La traversée de cette plage de silence se révélerait difficile pour certains spectateurs, moins pour d'autres. Se formerait peut-être ainsi une communauté faite de gens qu'il est essentiel de montrer et de gens qui les verraient non plus parce qu'ils les regarderaient mais parce qu'ils se mettraient, par cette proposition, à les voir autrement et à les penser.

DES VOYAGEURS REGARDENT UN COUCHER DE SOLEIL

Entrent quatre vieilles femmes, 82 à 98 ans, un vieil homme, 90 ans, deux jeunes femmes, 22 et 25 ans.

Première vieille femme

— Nous ne sommes pas exactement derrière l'église.

Seconde vieille femme

— Iè. Simu daret'à a ghjesa. Quand vo guardate a ghjesa, c'hè una piccula strada... / *Oui. Nous sommes derrière l'église. Quand vous regardez l'église, il y a une petite route...*

Premier vieux

— À manca... / *À gauche...*

Seconde vieille femme

— Pigliatela puru... / *Prenez-la...*

Premier vieux

— Subbitu dopu, avete una girata... / *Juste après, vous avez un virage...*

Seconde vieille femme

— À dritta... È simu quì, daret'à a ghjesa. / *À droite... Et nous sommes là, derrière l'église.*
Silence.

Première vieille femme

— Il ne me semble pas que nous soyons derrière l'église. Quand vous êtes dans le jardin près de la terrasse, l'église, on la voit en contrebas. Nous sommes en surplomb de l'église et légèrement sur le côté. Quand nous sommes dans le jardin, près de la grande terrasse, c'est très clair. L'église est en dessous.

Seconde vieille femme

— Cum'è quandu ghjeramu zitelle... / *Comme lorsque nous étions des enfants...*

Premier vieux

— Eh...

Seconde vieille femme

— Andavamu daret'à a ghjesa (*au Premier homme*) Tù, ci si andatu ? / *On allait derrière l'église. Toi, tu y es allé ?*
Silence.

Une jeune femme

— C'est surtout de votre chambre d'où l'on voit l'église en contrebas, Madame.

Première vieille femme

— Qui me parle ?

La jeune femme

— Je dis que la vision que vous avez de l'église en contrebas, c'est par la fenêtre près de votre lit...

Première vieille femme

— Mon lit n'est pas orienté comme il faut. Ma télé non plus et mon fauteuil tourne le dos à la lumière. C'est une aberration.

Silence.

Une autre jeune femme (à la Seconde vieille femme)

— Madame parle de la terrasse qui se trouve près du salon. De là, on peut voir le grand couvent de Vico, de l'autre côté de la vallée.

La première vieille femme soupire.

Seconde vieille femme

— Ma ancu quì ghjera un cunventu. Un cunventu pà e sore. Ma u grande cunventu, ghjera pà i frati, pà l'omi. / *Mais ici aussi c'était un couvent. Un couvent pour les Sœurs. Mais le grand couvent, c'était pour les Frères, pour les hommes.*

Première vieille femme

— Cette nuit, j'ai de nouveau été réveillée par un âne. Enfin, réveillée, non, je ne dormais pas.

Silence.

Seconde vieille femme

— Anch'eu. Sta notte aghju cercatu cume si chjamavanu i frati di l'altru cunventu. Tutti sti preti chì stavanu quassù, ùn mi venia micca. Mi face sempre cusì a notte quandu mi mettu à circa una parolla, ùn la trovu micca. Nant'à stu cunventu o nant'à cose chì anu pocu impurtanza. Sta notte, pensu chì mi sò addurmentata versu – ùn la sò – versu quattru o cinque ore... / *Moi aussi. Cette nuit, j'ai cherché le nom des Frères de l'autre couvent. Tous ces prêtres qui vivaient là-haut, ça ne me venait pas. Ça me fait toujours ça la nuit quand je me mets à chercher un mot, je ne le trouve pas. Sur ce couvent ou sur des choses qui ont peu d'importance. Cette nuit, je pense que je me suis endormie vers – je ne sais pas – vers quatre ou cinq heures...*

Troisième vieille femme

— À mè, ciò chì m'impedisce di dorme... l'altra notte, aghju circatu di ricurdà mi e parolle di una canzona... Sta canzona ch'avemu cantatu eri dopu meziornu cù u prufessore. Ah... Iè... questa, ghjè una canzona d'amore chì mi piace assai. Cume si chjama ? U titulu cum'hè ? Face... (*Elle chantonne Furtunatu...*). Bella sta canzona. Dopu dice : *Furtunatu sarà quellu chì ti metterà l'annellu.* O, ancu megliu, dopu dice : *Furtunatu, sarà quellu chì cun tè farà l'amore.* Una bella canzona. Una bella canzona d'amore / *Moi, ce qui m'empêche de dormir... l'autre nuit, j'ai essayé de me souvenir des paroles d'une chanson... Cette chanson que l'on a chantée hier après-midi avec le professeur. Ah... oui... celle-là, c'est une chanson d'amour qui me plaît beaucoup. Comment elle s'appelle ? Le titre, c'est comment ? Elle fait... [...]. Belle cette chanson. Après elle dit : Chanceux sera celui qui te mettra la bague. Ou encore mieux, après*